

# Le Bonnet Rouge

Quotidien Républicain du soir  
5 centimes - PARIS ET DÉPARTEMENTS - 5 centimes

Rédaction et Administration : 16, rue du Croissant, PARIS  
Téléphone : CENTRAL 69-70

Les Annonces sont reçues à l'Administration du Journal  
Adresse Télégraphique : BONNETROUGE-PARIS

ADMINISTRATEUR : Paul RAOULT

## ABONNEMENTS

	Trois mois	Six mois	Un an
Paris	5 fr.	9 fr.	18 fr.
Départements	6 fr.	10 fr.	20 fr.
Union Postale	9 fr.	16 fr.	32 fr.

Secrétaire Général : Eugène MERLE

RÉDACTEUR EN CHEF :

Miguel ALMEREYDA

## Le Bilan de la HONTE

### Des Sanctions !

M. Viviani vient de décider que le rapport sur les atrocités allemandes sera tiré en brochure et répandu chez toutes les nations neutres. La mesure est excellente. Jusqu'ici, le gouvernement allemand a usé, seul, de la faculté d'informer l'opinion. Il y a mis tout son talent d'hypocrisie, de duplicité et de mensonge. Après avoir déclaré d'abord, en plein Reichstag, que l'on se tire d'affaire comme on peut, et à M. de Groschen, ambassadeur d'Angleterre à Berlin que la neutralité de la Belgique n'était garantie que par un « chiffon de papier », c'est ainsi qu'à la Williams-Strasse les traités sont dénommés, M. de Behm-Hollweg et sa chancellerie se sont efforcés ensuite de démontrer que, dans toute l'affaire, la Belgique, seule, était coupable, que sa conduite était inadmissible, qu'elle avait justifié par avance toutes les rigueurs dont elle avait été l'objet.

Au surplus, ces rigueurs avaient été méritées. Louvain, Malines détruites ? Adions donc ! Consultez les photographies, et vous constaterez que quelques maisons à peine ont été touchées, et encore par inadvertance. Tout le reste, à entendre ces parures Boches calomniées, était pure fantaisie. Au surplus, grâce à la presse sibiennaise en Hollande, en Scandinavie, en Italie, en Espagne, et en Amérique, ils bénéficiaient de ce point du doute que le pape Benoît XV n'avait pas encore osé faire officiellement à la catholique Belgique le signe de comminatoire à ses souffrances et à son martyre.

Voici donc, grâce au gouvernement français, l'œuvre de vérité qui s'annonce. Déjà, dans la *Revue des Deux Mondes*, l'opinion a été saisie des documents les plus émouvants sur les atrocités allemandes commises en Belgique. Chez nos malheureux voisins, les Boches se sont entraînés à l'incendie et à l'assassinat. Ils ont mis en pratique les enseignements de von Bernhardi, de von der Goltz et de von Bissing. Ils ont massacré, pillé et incendié avec la volonté de terroriser. Ils ont agi par ordre, sur instructions formelles des chefs, systématiquement. Jamais responsabilité du gouvernement ne fut plus directement engagée.

En France, ce système s'est poursuivi et perfectionné. Nous le dénonçons enfin au monde. C'est bien. Mais nous devons, à l'heure du règlement des comptes, ne pas oublier la sanction nécessaire.

Certes, il sera difficile de reconstruire les monuments détruits, impossible de ressusciter les cadavres de ceux qui, froidement, furent assassinés, mais il sera pratique de poursuivre la réparation du forfait par les indemnités locales et individuelles.

A côté de l'indemnité de guerre proprement dite, destinée à payer les frais entraînés par la mobilisation générale de l'armée et son action pendant une année, il conviendrait de dresser un autre bilan entraînant une autre indemnité. Ce sera le bilan du déshonneur de l'Allemagne, celui qui figureront les indemnités dues à Louvain, à Malines, à Ypres, à Arras, à Reims, etc., pour reconstruire ou réparer les ruines accumulées par vengeance, par les succès de Wisigoths, les Saligohs comme disait une Belgique péniée d'esprit. Dans ce bilan figureront encore, en capital constitué, toutes les indemnités dues aux familles dont les chefs ou les enfants ont été massacrés froidement, par simple cruauté, par sport, par plaisir néronien, comme attirait dit M. Boll, du *Journal d'Alsace-Lorraine*, qui fait, jour et nuit, être traduit devant la Haute-Cour pour crime de lèse-majesté !

Par conséquent, les enquêtes doivent être très sérieuses et les témoignages soigneusement recueillis. Les peines pénales infligées à l'Allemagne déshonorée doivent être plus la décision de justice d'un tribunal impartial que la sanction imposée par un traité de victoire. D'un bout à l'autre, l'Allemagne, avec affectation, a méprisé le droit. Il faut que le droit s'impose à elle, et puisqu'elle ne comprend pas ce langage, que son mépris lui coûte cher, très cher.

G. BROUVILLE.

## UNE RÉPONSE

La Gazette de Cologne écrit que le rapport officiel français sur les atrocités allemandes devait être accompagné de pièces justificatives qui donnaient un caractère d'authenticité à ces récits. Le gouvernement français, dit la Gazette de Cologne, en a abandonné la publication, parce qu'il a trouvé que les preuves fournies étaient trop minces.

Cette alléguation est inexacte. Le dossier des pièces justificatives a été remis au gouvernement par les membres de la commission instituée en vue de constater les actes commis par l'ennemi en violation du droit des gens ; MM. Georges Payelle, premier président de la Cour des Comptes ; Armand Mollard, ministre plénipotentiaire ; Georges Maringer, conseiller d'Etat, et Edmond Paillot, conseiller à la Cour de cassation.

Le gouvernement en a aussitôt résolu la publication qui est actuellement en cours d'impression à l'Imprimerie Nationale et constituera un volume de plus d'une centaine de pages.

## Le Théâtre de la GUERRE

### Sur le Front occidental

Le communiqué d'hier trois heures nous apporte peu de nouveau. Le mauvais temps persiste et rend l'action difficile, souvent même impossible.

Sur la côte flamande le vent souffle en tempête et les dunes « fument ». On désigne ainsi le cheminement des cordons de dunes sous l'action du vent soufflant du large. Nous avons indiqué précédemment la structure des dunes ; nous avons dit à propos que ces collines de sable offraient un versant en pente douce du côté de la mer et une pente de 45 degrés du côté opposé.

Lorsque le vent souffle avec une force suffisante pour soulever les grains de sable, la masse d'air en mouvement lève un nuage de sable sur le versant doucement incliné ; le tourbillon s'élève jusqu'au sommet de la dune, puis se dirige pour se résoudre en une pluie de sable sur le versant incliné à 45 degrés. C'est par ce chargement des matériaux sableux que cheminent les dunes, le talus le plus incliné nourrissant aux dépens du côté à pente douce.

Le cheminement se manifeste par le déplacement du tourbillon sur la crête ; celle-ci semble alimenter un panache plus ou moins dense ; on dit alors que « la dune fume ».

La vitesse moyenne du cheminement des dunes est de 20 à 25 mètres par an. Lorsque le vent souffle en tempête de la mer vers le continent, la mobilité de la dune atteint son maximum au sommet et provoque fréquemment l'éroulement de la crête.

Revenant au point de vue qui nous occupe, il est aisé de concevoir quelle peut être la situation des armées opérant dans les régions dunaies. Non seulement la stabilité du terrain devient très relative, mais une véritable pluie de sable fin s'abat par rafales. Son contact est extrêmement pénible. De plus, le sable pénètre dans les vêtements par les plus petites ouvertures et s'insinue dans les moindres interstices des objets exposés à ces tempêtes. L'usage des armes à feu devient impossible.

Sur les autres points du front, le mauvais temps se manifeste par des rafales de vent mêlées de pluie ou de neige. Tous les cours d'eau du nord, du nord-est et de l'est sont en crue. La Seine roule à Paris des eaux boueuses en grande partie déversées par la Marne. L'Aisne est en maints endroits débordée, grossie pas ses affluents du soissonnais, de la Champagne et de l'Argonne.

Dans les Vosges, les chutes de neige ont été abondantes ; un épais bruyard a également contribué à rendre impossible la poursuite des opérations en cours.

R. Lecointre-Patin.

## COMMUNIQUÉ OFFICIEL

### TROIS HEURES

En Belgique, la brume a gêné le tir de l'artillerie ; la canonnade n'en a pas moins été assez violente autour de Nieupoort et d'Ypres. Des détachements belges ont fait sauter, au sud-est de [Stuytenskerke] une ferme qui servait de dépôt de munitions à l'ennemi.

Entre la Lys et l'Oise, dans la région de Lens, notre artillerie a dispersé des travailleurs ennemis aux abords d'Angers et bombardé efficacement des abris et des tranchées au sud-est de La Chapelle de Notre-Dame-de-Lorette.

Au nord de Soissons, de violents combats se sont livrés toute la journée ; l'action a été localisée sur le terrain comprenant les deux croupes situées au nord-est et au nord-ouest de Crépy, dont nous ne tenions que les premières pentes.

A gauche, notre contre-attaque a légèrement progressé, sans pouvoir, cependant, marquer une avance sensible. Au centre, nous avons maintenu nos positions autour du village de Crouy malgré les efforts répétés de l'ennemi, mais, à l'est, devant Vregny, nous avons dû céder.

La crue persistante de l'Aisne a déjà emporté plusieurs des ponts et des passerelles que nous avions jetés, rendant ainsi précaires les communications de nos troupes ; dans ces conditions, nous nous sommes établis au sud de la rivière, dans la partie comprise entre Crouy et Missy, avec des têtes de ponts sur la rive nord.

Sur le reste du front de l'Aisne, rive droite et rive gauche, simple canonnade.

En Champagne, la région de Perthes a continué à être le théâtre d'actions locales pour la possession des tranchées allemandes de deuxième ou troisième ligne. Au nord de Boursecour, nous avons fait sauter de nouveaux de mine pour gêner le travail de l'ennemi ; celui-ci, se croyant attaqué, a garni ses tranchées, sur lesquelles a été ouvert un feu violent d'artillerie et d'infanterie.

Rien à signaler sur le reste du front.

## « Actuellement, toute tentative pour la paix serait futile »

Washington, 14 janvier. — Les fonctionnaires de la Maison Blanche déclarent que le Président Wilson ait fait aucune tentative en vue de négociations de paix.

« Le Président, déclarent-ils, ignore tout à ce sujet ; il ne sait pas si réellement des pourparlers ont eu lieu à ce sujet et se rend compte, d'ailleurs, que toute tentative dans ce sens serait futile. »

## A LA CHAMBRE Le Discours de M. Deschanel

### « Aux attaques injustes contre le Parlement, nous répondrons à notre heure », a dit M. Paul Deschanel aux applaudissements de toute la Chambre.

Ce n'est pas sans une certaine curiosité, après l'active campagne menée contre la réunion régulière du parlement par la presse de droite, que nous attendions le discours de M. Deschanel. Ce fut un discours sobre et éloquent à la fois.

Avec le charme prenant, la finesse enveloppante et le talent séduisant qui le caractérisent, M. Paul Deschanel a remporté l'un des plus grands succès d'éloquence parlementaire que l'on ait connus depuis longtemps.

Sans distinction d'opinions, avec une unanimité émouvante, par leurs applaudissements répétés, les députés ont tenu à affirmer, une fois de plus, leur estime et leur sympathie au président de la Chambre.

Succès légitime, admiration justifiée, auxquels s'associent tous les Français et tous les républicains qui sont reconnaissants envers M. Deschanel d'avoir prononcé, le 4 août et le 22 décembre, deux discours qui resteront, dans notre histoire, comme la véritable incarnation de la Pensée Française.

Chaque phrase de son discours a été soulignée par des applaudissements sur les bancs.

Au moment où le président a parlé des attaques injustes dirigées contre le parlement, ce fut une véritable ovation qui accueillit ses paroles.

Le discours de M. Deschanel est un morceau de rare valeur et une manifestation de parfait courage.

Mes chers Collègues, Permettez-moi de remercier d'abord notre vénéré doyen et nos chers secrétaires d'âge, qui ont ouvert notre session. Nous méditerons les paroles si jeunes et si fortes de M. de Mackau.

La France, depuis que l'Allemagne lui a déclaré la guerre, ne forme qu'une seule âme et un seul cœur. L'unanimité qui s'était faite ici dans les mémorables séances du 4 août et du 22 décembre 1914 s'est maintenue, avec l'année nouvelle, dans l'élection de votre bureau : inappréciable honneur pour vos élus !

Il travaillera avec vous à affermir cette unité morale qui est notre force. Votre sagesse saura la concilier avec notre mandat de législateurs et avec notre devoir de contrôle. Ce n'est pas dans cette assemblée que pourrait s'affaiblir l'admirable discipline de la nation. On a dirigé contre le Parlement de la République certaines attaques injustes ; nous y répondrons à notre heure. Si nous devons nous efforcer de devenir meilleurs, nous aussi, non seulement dans le silence, mais dans la délibération, je crois bien qu'un des principaux enseignements de cette guerre sera, dans l'avenir, la nécessité d'un contrôle plus fort, plus énergique que jamais. Si le Parlement avait osé, s'il avait su davantage, la France aujourd'hui s'en trouverait mieux.

Une première tâche s'impose à la Chambre et à ses commissions : aider ceux qui se battent et leurs familles ; établir les réparations dans aux départements envahis ; collaborer dans l'ordre de nos attributions, à l'œuvre de la défense ; résoudre, avec la nation et le gouvernement, les questions vitales ; l'expulsion de l'ennemi ; la délivrance du pays héroïque qui, par un acte unique dans l'histoire, s'est sacrifié à l'honneur ; la restitution des provinces que la force nous a ravies.

En même temps, nous pouvons préparer

## LA GUERRE

### En Belgique SUR L'YSER

Londres, 14 janvier. — Suivant le correspondant du *Tyd* à Sluis, les combats ont complètement cessé depuis quelques jours sur le long de l'Yser, à cause du mauvais temps. On signale seulement quelques duels d'artillerie.

Des renforts arrivent de deux côtés. Les Allemands continuent à fortifier leur seconde ligne de défense.

### En Allemagne ON NE VOYAGE PLUS

Amsterdam, 14 janvier. — Selon une information du *Telegraaf*, le service des voyageurs sur les chemins de fer allemands a été arrêté hier et ne reprendra que le 18.

Les trains servent exclusivement au transport des troupes et du matériel.

### En Pologne LE NOUVEAU PLAN ALLEMAND

Londres, 14 janvier. — Le correspondant du *Daily News* à Pétrograd télégraphie : On n'a, jusqu'ici, relativement au nouveau plan de campagne allemand en Pologne, d'autre indication que l'envoi continu de troupes vers la région méridionale.

On croit que la garnison de Cracovie est maintenant exclusivement composée de troupes allemandes.

durant la guerre les œuvres de la paix, rassembler dès aujourd'hui les éléments du régime économique de demain — douanes, transports, mines, crédit, travail — et de la reconstitution nationale, jeter les assises de la France nouvelle, plus fraternelle et plus heureuse.

Pour mener à bien ces tâches, nous n'avons qu'à prendre exemple sur le calme, le sang-froid, la persévérance du pays et de l'armée.

La vertu souveraine de cette guerre, c'est la ténacité. Le génie, a-t-on dit, est une longue patience ; nous pouvons dire, nous, que la patience est le génie de cette guerre.

Le temps, en cette longue épreuve, est l'auxiliaire du droit. La double alliance a donné son plein effort : la triple entente, non. Les heures maîtresses n'ont pas encore sonné.

Que le courage de nos héros, les souffrances de nos capitifs, la mémoire de ceux qui ont donné leur vie ne cessent d'inspirer nos résolutions. La guerre qui, comme la mort, met chaque homme et chaque chose à sa vraie place, a mis au premier plan le peuple. Oui, c'est le peuple de France qui, par ses vertus magnanimes, s'est tiré des suprêmes périls.

Quel plus haut destin pouvons-nous rêver, nous, ses représentants, que de rester les exécuteurs de sa pensée et les serviteurs de sa vaillance ?

Au seuil de cette année 1915, qui, à un siècle de distance, évoque de si tristes souvenirs et de si foudroyantes leçons,urons de demeurer jusqu'au bout, sans faiblir comme sans faillir, ses mandataires fidèles et d'accomplir avec lui le vœu saint, devoir qu'il jamais affronté une famille humaine.

Voici qu'au-delà des frontières, des sympathies nouvelles chaque jour nous y aident. Un Italien illustre combattait pour la France en 1870 ; ses deux petits-fils viennent de mourir pour elle.

Notre ardente gratitude va au général Ricciotti Garibaldi, qui nous a si généreusement donné ses enfants et qui ne veut être consolé du double sacrifice que par la vision des grands destins de sa Patrie, saur glorieuse de la nôtre.

L'affichage du discours de M. Deschanel, réclamé sur tous les bancs, est voté à mains levées, à l'unanimité.

On procède ensuite à une série de validations. On admet ainsi, sans débats, l'élection de MM. Paul Lafont et Delaville-Boisnet.

A 2 heures et demie, la séance est levée et la prochaine séance aura lieu mardi.

## AU SÉNAT

M. Antonin Dubost remercie ses collègues et, évoquant le souvenir de Gambetta, il salue son collaborateur principal, M. de Freycinet. Puis, parlant de la « justice des peuples », il conclut : « C'est à cette justice que Gambetta en avait appelé ; Messieurs, l'heure de la sentence approche ; attendons-la avec patience, avec confiance et dignité ! »

Le discours de M. Deschanel, lu par M. de Freycinet, est voté à mains levées, à l'unanimité.

Le discours de M. Deschanel, lu par M. de Freycinet, est voté à mains levées, à l'unanimité.

Le discours de M. Deschanel, lu par M. de Freycinet, est voté à mains levées, à l'unanimité.

Le discours de M. Deschanel, lu par M. de Freycinet, est voté à mains levées, à l'unanimité.

Le discours de M. Deschanel, lu par M. de Freycinet, est voté à mains levées, à l'unanimité.

Le discours de M. Deschanel, lu par M. de Freycinet, est voté à mains levées, à l'unanimité.

Le discours de M. Deschanel, lu par M. de Freycinet, est voté à mains levées, à l'unanimité.

Le discours de M. Deschanel, lu par M. de Freycinet, est voté à mains levées, à l'unanimité.

Le discours de M. Deschanel, lu par M. de Freycinet, est voté à mains levées, à l'unanimité.

Le discours de M. Deschanel, lu par M. de Freycinet, est voté à mains levées, à l'unanimité.

Le discours de M. Deschanel, lu par M. de Freycinet, est voté à mains levées, à l'unanimité.

Le discours de M. Deschanel, lu par M. de Freycinet, est voté à mains levées, à l'unanimité.

Le discours de M. Deschanel, lu par M. de Freycinet, est voté à mains levées, à l'unanimité.

Le discours de M. Deschanel, lu par M. de Freycinet, est voté à mains levées, à l'unanimité.

Le discours de M. Deschanel, lu par M. de Freycinet, est voté à mains levées, à l'unanimité.

Le discours de M. Deschanel, lu par M. de Freycinet, est voté à mains levées, à l'unanimité.

## La Guerre en CHANSONS

### La Suppression de l'Absinthe

AIR : Complainte de Fualdès  
Ecoutez la triste histoire  
D'un vieux povero endurci :  
Je vais vous la dire ici !  
Précisément c'est à n'y pas croire  
S'il est mort désespéré  
C'est la faute à Poincaré !

Dr donc, oyez ma complainte !  
Bépus sozézans ans et plus  
Ce disciple de Bacchus  
Tous les jours prenait l'absinthe  
M'en venant une ou deux...  
Peut-être bien trois, mon Dieu !

Après quoi, miné seréne,  
Il rentrait chez lui content !  
Sa concubine au jour de l'An  
Touchée de belles étreintes ;  
Bref, c'était, en son content,  
Le ty de parfait citoyen !

Dr pendant la sombre guerre  
Un jour parut un décret  
Limitant les cabarets  
Dont l'nombre augmentait naïvement,  
Et de vendre au bistrot  
Le moindre Pernod !

Notre homme, la conscience nette,  
Sortant d'chez lui le matin  
Va chez son troupeau du coin  
Commander sa nomination :  
« Monsieur, nous n'en servons plus  
Car ça nous est défendu ! »

« De quoi ? rugit avec rage  
L'amatour de perroquet,  
Et sans que se soit assés,  
« Si nous sommes en service ?  
« Hé monsieur ! dit le bistrot  
« Prenez un autre opéra ! »

De fait, le type en colère,  
En regardant sur Clemenceau  
Prit cinq billets-curacao  
« Six Pions, autant d' madères,  
« Mais, sans qu'il se soit assés,  
« Sept ou huit vermouth-cassis ! »

« Très dispos, il prit la porte  
Pour chercher un autre bar ;  
« Hélas ! il fit, au hasard,  
« Trois cents mètres de la sorte !  
« Quand il vit un ouf' caillé  
« Il était très assoufflé ! »

Fatigué par cette course  
Il aurait lampé la mer !  
« Mais il lui fut des amers  
« Lors qu'il eut de l'or en bourse :  
« On n'avait pas décrétoé  
« Qu' c'est mauvais pour la santé ! »

Si bien qu' le héros d' ce drame  
Sous un ciel à la rubens (!)  
Prit de détraire tremens  
« A Dieu rendit sa belle âme !...  
« Tout ça c'est évidemment  
« La faute au gouvernement ! »

P. ALBERTY.

## Mise au Point

Nous avons signalé dernièrement avec quelle ardeur nouvelle certaines feuilles réactionnaires s'étaient fait l'écho de bruits fielleux contre M. Caillaux.

M. Ceccaldi, député de l'Aisne, nous communique la lettre suivante qu'il a adressée à l'*Intransigeant*, en réponse à un « On Dit » de ce journal, et qui met les choses au point. Inutile d'ajouter que l'amour de la vérité de notre confrère n'alla pas jusqu'à insérer la réponse en entier. M. Ceccaldi n'a d'ailleurs pas dû être autrement surpris.

Paris, le 12 janvier 1915.

Monsieur le Directeur,  
Dans un « On Dit » qui ne peut tromper personne, on lit dans votre journal : « Il est exact que le bruit se répand avec persistance que le personnage en question, mécontent de la réception qu'il a bas lui a été faite, et d'ailleurs estimant que sa mission lointaine est remplie, a repris le paquebot. »

Ce personnage en question est mon ami. Vous ne serez pas étonné de me l'entendre répéter, aujourd'hui sur tout.

Il a gouverné avec sagesse et éclat notre pays ; il le représente encore, vous pouvez vous en assurer, avec dignité au Brésil. Je ne puis songer pour vous l'écrire à revendiquer un droit de réponse, mais je vous fais appel à votre courtoisie, je n'obtiens pas la rectification d'une erreur.

« Loin d'être mécontent de la réception qui lui a été faite là-bas », M. Caillaux sait gré aux représentants Brésiliens de l'avoir comblé d'attentions et d'égards. Vous pouvez sur ce point consulter l'Officiel de l'autre grande République latine. En relevant les débats de leur Chambre, vous constaterez qu'exceptionnellement le bureau de l'Assemblée a cru de son devoir d'aller saluer en corps l'éminent homme d'Etat français. Il l'a invité à assister à une séance qui complètera dans les annales de leurs discussions politiques.

Un membre du parti ultramontain ayant protesté contre l'honneur fait à l'ancien Président du Conseil, l'Assemblée, à la presque unanimité, a voté une motion dont les termes flattaient l'amour-propre de tous ceux qui pratiquent vraiment l'union sacrée et veulent la grande France.

Veillez agréer, Monsieur le Directeur, avec mes remerciements pour l'insertion de cette lettre, l'expression de ma considération la plus distinguée.

P. CECCALDI.

## Deux « Taube » sur Nancy

Nancy, 13 janvier. — Deux Taube ont survolé Nancy ce matin, entre 8 heures et demie et 9 heures.

L'un d'eux a lancé une bombe, qui est tombée sur un bâtiment de la lampisterie, près du pont Stanislas, à la sortie de la gare. La bombe a fait un simple trou dans le toit et n'a causé aucun accident de personne.

Les canons spéciaux ont tiré sur les avions ennemis qui ont bientôt disparu. L'un d'eux paraît avoir été touché.

## Autour de la SÉANCE

### Dans les Couloirs

Si nos amis unifiés du Parlement n'ont pas encore sur leurs banquettes le voile de crêpe qui signale des députés tombés au champ d'honneur, ils possèdent, par contre, dans leurs rangs, de nombreux blessés. Le citoyen Bouvier porte un bandeau sur la joue. Le citoyen Bras a le sien en écharpe. Une canne appuie la marche chancelante du citoyen Fibo-Bretin. Quand ils sont arrivés à 1 h. 30 à la Chambre, par la porte de la rue de Bourgogne, un piquet de soldats a rendu les honneurs à ces glorieux éclopés. On leur fit une ovation. Ils durent se dérober, par modestie, aux démonstrations de sympathie de leurs collègues. Ces bons droitiers faisaient grise mine, car ils tiennent à conserver le monopole des blessures de guerre.

Ce fut Bras qui conta l'histoire : — Figurez-vous qu'à neuf heures du soir, dans les ténébres, au fond du Pélon, nous sommes tombés tous les trois dans un fossé avec notre auto — et sans les sentinelles qui gardaient le pont, nous y serions encore !

Les collègues eurent un petit frisson de terreur. On n'a pas osé demander au citoyen Bras si le pont du Pélon, désormais célèbre dans les Annales du socialisme, était situé du côté de l'Yseron 123 ou à proximité de la côte 425. Nous avons essayé d'interviewer, à ce sujet, le citoyen Bouvier :

— Chut ! dit-il. C'est un point stratégique si important que, si vous révélez, dans votre journal, sa situation exacte, la Censure ne laisserait pas passer votre information.

Nous ne saurons donc pas, avant quelques mois, où se trouve le pont du Pélon. La mésaventure de nos trois amis unifiés a, ou pourtant, comme résultat, de déchaîner une controverse dans le groupe sur ce sujet d'actualité : *Automobiliste et Socialisme*. Une indiscretion nous a permis de savoir qu'après une très chaude discussion, la majorité a décidé de se passer, à partir d'aujourd'hui, de ce moyen de transport qui joue tant de mauvais tours aux députés du Parti. Le plus ardent des opposés du citoyen Giray, député de l'Isère, Sa haine du véhicule qui fit la gloire de Bollot et la fortune de Panhard, lui inspira des imprécations furibondes :

— Comment ! On se sert encore de cet outil ! Pour en avoir fait usage, Willm s'est défilé la gueule et a perdu son siège. Au mois de mai 1914, Bras et Nadi se sont abîmés plusieurs côtes. Vigna a failli tomber avec sa machine, dans la Méditerranée. Ils ne peuvent pas faire comme moi, les Boches, et se promener en carriole dans leur circonscription !

Le citoyen Giray est sévère et injuste.

## Dans les Commissions

Les membres du bureau de la Confédération nationale du commerce des boissons, présentés par le bureau du groupe parlementaire républicain de l'alimentation, ont été reçus, cet après-midi, par les commissions suivantes : commerce et industrie, fiscalité des boissons, hygiène.

Ils présenteront à ces commissions les vœux de leur Fédération, déjà transmis aux députés :

1° Que les pouvoirs publics restreignent la validité des décrets en cause à la durée de la guerre ;

2° Qu

LA VIE DU JOUR

AUX ÉCOUTES

Du XX<sup>e</sup> Siècle cette histoire romanesque : Un professeur de l'Université de Louvain (pourquoi taire son nom ?), M. le docteur Debaisieux, a récemment été appelé en consultation à Strasbourg. Une auto fut mise à sa disposition par l'autorité militaire. Lorsque le professeur pénétra dans la chambre du malade, par lequel il avait été requis, il fut très surpris que ce dernier avait les traits cachés par un masque. Ce masque, qui ne le souleva pas un seul instant, c'était un officier qui avait été gravement atteint sur le champ de bataille.

Ceci n'est pas le récit imaginé par quelque personne éprise d'aventures romanesques. A Louvain même, l'indiscrétion est partie de la Kommandantur, où le voyage avait été préparé dans le plus grand secret. Le professeur Debaisieux garde à ce sujet le plus profond silence. Quelqu'un de ses amis a essayé en vain d'obtenir un renseignement de sa bouche, mais l'officier allemand avec lequel notre correspondant se trouve fréquemment en rapport lui a confirmé ce récit, sous le sceau du secret. Seulement, tout le monde le connaît à Louvain. Et l'on s'accorde à reconnaître dans le malade masqué le kronprinz lui-même. L'officier dément toutefois qu'il s'agisse du fils du kaiser. Mais il avoue que c'était une personnalité des plus importantes à laquelle le professeur de Louvain avait donné ses soins.

Voici les commandements de l'ennemi, qui sont affichés dans beaucoup de villes d'Angleterre :

- 1<sup>o</sup> Si tu es solide, si tu as de 19 à 35 ans, es-tu content de ce que tu fais en ce moment ?
2<sup>o</sup> Es-tu heureux quand tu vois dans les rues les hommes de ton âge portant l'uniforme du roi ?
3<sup>o</sup> Tu es républicain, plus tard, quand on te dira « Ouvre-toi pendant la grande guerre ? »
4<sup>o</sup> Et à tes enfants qui te questionneront : « Père, pourquoi ne fûtes-vous pas soldat ? »
5<sup>o</sup> Que deviendrait l'empire si tous les hommes, comme toi, restaient chez eux ?
6<sup>o</sup> L'ennemi t'a l'instant, et que Dieu protège le roi !

Bien significative, l'histoire arrivée aux femmes, vieillards et enfants autrichiens et allemands, retenus, depuis le début de la guerre, aux camps de concentration de Châteaufort.

Ces jours-ci, par la Suisse, on les évacue vers leur pays d'origine. Ceux qui étaient Autrichiens purent retourner chez eux, mais ceux qui se trouvaient allemands, se virent refuser le passage de la frontière de leur patrie.

Vous venez de France, leur dit-on. Vous avez lu les journaux de la bas. Tant pis pour vous ! Ici, vous républicain de fausses nouvelles françaises ! Faut-il qu'ils aient peur de la vérité !

Les Socialistes et la Paix

La conférence pour la paix organisée par les socialistes dans s'ouvrira à Copenhague dimanche prochain. Outre les trois pays scandinaves, les Pays-Bas et les Suisses enverront des délégations socialistes.

Sur la Guerre

Nouvelles de la matinée

EN ALSACE

Dans la tempête Les brumes et les neiges ont, depuis trois jours, imposé une trêve aux sanglants combats en Haute-Alsace. Chacun reste dans ses tranchées, et il ne faut pas un moindre héroïsme pour y demeurer par un aussi mauvais temps que pour en sortir malgré tous les risques de l'assaut.

L'attaque française au nord du canal du Rhône au Rhin, a eu pour avantage, à défaut du gain de Burnhaupt, de désorganiser le plan de l'état-major ennemi, qui était de prendre l'offensive contre Delle pour venir attaquer les positions françaises de Dannemarie par le sud-ouest. Il a fallu, pour faire face à l'attaque de Burnhaupt, transporter au nord toutes les troupes allemandes concentrées au sud de Biesel. Cette manœuvre a entraîné toute l'offensive allemande.

Près de la cote 425, occupée par les Français, les batteries ennemies sont installées. Les temps brumeux arrêtent leur action. L'action des pièces allemandes, par temps clair, peut être effective à cinq kilomètres au nord de Thann, dans la vallée de la Thur. Elles ont détruit, dimanche, une usine.

Les gens du pays pronostiquent une assez longue période de mauvais temps. Il se pourrait que les positions des deux adversaires ne se modifient pas de quelque temps.

AUTRICHE

Mouvement tournant

On mande de Péterograd que dans la marche vers Hajasi, les Russes ont exécuté un mouvement tournant, forçant ainsi les Autrichiens à leur laisser libre le passage dans toute la contrée jusqu'à Oujka.

TURQUIE

Les Allemands à Constantinople

Le nombre de officiers, sous-officiers et soldats allemands arrivés jusqu'à présent à Constantinople s'élève à trente mille. La plupart sont venus par la Roumanie en civil.

Dans les rues de Constantinople, on entend que les langues turque et allemande. Les Allemands ont dans leurs mains toutes les administrations et services de l'empire, qui est devenu le vassal de l'Allemagne.

Les autorités turques ont interdit le départ de Constantinople des sujets hellènes.

ALLEMAGNE

L'état d'esprit

On télégraphie de La Haye (source officielle). — Het Volk, l'organe du parti socialiste, commence la publication d'une série d'articles sous le titre « L'état d'esprit en Allemagne ». Ce journal déclare que l'enthousiasme et la confiance bruyante qui régnait en Al-

lemagne aux premiers temps de la guerre ont disparu. Le peuple se rend compte de la tâche particulièrement lourde imposée aux armées allemandes ; il comprend que les chances de victoire deviennent de plus en plus certaines. Un certain esprit de critique commence à se manifester. On s'aperçoit que la presse donne une idée tout à fait inexacte de ce qui se passe dans le monde. Le peuple vit à présent dans une sorte de désespoir.

Deux villes englouties

De violentes secousses sismiques viennent d'ébranler le sol en Italie, principalement dans les provinces d'Aquila et de Caperte. Deux villes, Avezzano et Sora, seraient totalement rasées et chacune compterait 10.000 morts.

Reims perdu et repris

De la Gazette de Lausanne : Le 14 septembre, au soir, à la prise de Reims par les Prussiens en 1870, obéissant à ses magistrats, la population vaquait paisiblement à ses occupations quand une pluie d'obus, environ quatre cents en trois quarts d'heure, s'abattit sur tous les quartiers de la ville ouverte et désarmée. Ce fut un sautoir-pur-pur, un effolement. Soixante civils, et parmi eux deux femmes et des enfants, furent tués dans les rues, deux ou trois cents blessés ; de nombreuses maisons s'écroulèrent. C'est ce qu'un major allemand appela, très peu après : « Un malheur dû à une malheureuse hasard. » On a de ces euphémismes.

Orant neuf jours, les Allemands occupèrent la ville. De l'aveu des habitants, après ce bombardement destiné à frapper les esprits, à les incliner à la soumission, ils se conduisirent avec une correction parfaite, payant leurs achats, ayant même certains égards. Or, riant un peu de ces soldats à casquette plate qui assiégaient confiseries et écharpentes, qui répétaient sans se lasser : — Vous, maintenant, Allemand !... Vin de Champagne, allemand !... et arrêtaient les passants pour leur poser les questions du lexique tenu ouvert à la page essentielle. — Ou bon vin ?... Ou bonne chambre ?... Sur des voitures militaires on lisait, écrit à la craie : « Wilhelm der II<sup>e</sup>, Kaiser der Welt et les journaux distribués par ordre montraient des manchettes sensationnelles : Poincaré Trauerhaft nach Bordeaux... Soudain, le 10 au 12, des régiments en piteux état traversèrent la ville, mais du sud au nord, cette fois, puis des colonnes de blessés. Le défilé des débris de la garde échappés des marais de Saint-Gond fut particulièrement émouvant. Au soir du 12, les canons braqués aux carrefours furent retirés, des soldats desséchés aux yeux fuyants des rues des fleches encore visibles — qui devaient indiquer aux isolés, aux retardataires, la direction de la retraite. En hâte, les hommes, qui juraient aux portes dans la cathédrale décapotée, abandonnant quelques centaines de blessés touchés sur les dalles.

Le dimanche matin, 13 septembre, les troupes françaises entraient à Reims. L'après-midi du même jour le bombardement recommença, ou recommença. Il n'a pas cessé depuis lors. Reims est donc sous le feu des canons nuit et jour, depuis dix jours de quatre mois, encore visibles — qui devaient indiquer aux isolés, aux retardataires, la direction de la retraite. En hâte, les hommes, qui juraient aux portes dans la cathédrale décapotée, abandonnant quelques centaines de blessés touchés sur les dalles.

Le dimanche matin, 13 septembre, les troupes françaises entraient à Reims. L'après-midi du même jour le bombardement recommença, ou recommença. Il n'a pas cessé depuis lors. Reims est donc sous le feu des canons nuit et jour, depuis dix jours de quatre mois, encore visibles — qui devaient indiquer aux isolés, aux retardataires, la direction de la retraite. En hâte, les hommes, qui juraient aux portes dans la cathédrale décapotée, abandonnant quelques centaines de blessés touchés sur les dalles.

Vous venez de France, leur dit-on. Vous avez lu les journaux de la bas. Tant pis pour vous ! Ici, vous républicain de fausses nouvelles françaises ! Faut-il qu'ils aient peur de la vérité !

Vous venez de France, leur dit-on. Vous avez lu les journaux de la bas. Tant pis pour vous ! Ici, vous républicain de fausses nouvelles françaises ! Faut-il qu'ils aient peur de la vérité !

Vous venez de France, leur dit-on. Vous avez lu les journaux de la bas. Tant pis pour vous ! Ici, vous républicain de fausses nouvelles françaises ! Faut-il qu'ils aient peur de la vérité !

Vous venez de France, leur dit-on. Vous avez lu les journaux de la bas. Tant pis pour vous ! Ici, vous républicain de fausses nouvelles françaises ! Faut-il qu'ils aient peur de la vérité !

Vous venez de France, leur dit-on. Vous avez lu les journaux de la bas. Tant pis pour vous ! Ici, vous républicain de fausses nouvelles françaises ! Faut-il qu'ils aient peur de la vérité !

Vous venez de France, leur dit-on. Vous avez lu les journaux de la bas. Tant pis pour vous ! Ici, vous républicain de fausses nouvelles françaises ! Faut-il qu'ils aient peur de la vérité !

Vous venez de France, leur dit-on. Vous avez lu les journaux de la bas. Tant pis pour vous ! Ici, vous républicain de fausses nouvelles françaises ! Faut-il qu'ils aient peur de la vérité !

Vous venez de France, leur dit-on. Vous avez lu les journaux de la bas. Tant pis pour vous ! Ici, vous républicain de fausses nouvelles françaises ! Faut-il qu'ils aient peur de la vérité !

Vous venez de France, leur dit-on. Vous avez lu les journaux de la bas. Tant pis pour vous ! Ici, vous républicain de fausses nouvelles françaises ! Faut-il qu'ils aient peur de la vérité !

Vous venez de France, leur dit-on. Vous avez lu les journaux de la bas. Tant pis pour vous ! Ici, vous républicain de fausses nouvelles françaises ! Faut-il qu'ils aient peur de la vérité !

Vous venez de France, leur dit-on. Vous avez lu les journaux de la bas. Tant pis pour vous ! Ici, vous républicain de fausses nouvelles françaises ! Faut-il qu'ils aient peur de la vérité !

Vous venez de France, leur dit-on. Vous avez lu les journaux de la bas. Tant pis pour vous ! Ici, vous républicain de fausses nouvelles françaises ! Faut-il qu'ils aient peur de la vérité !

Vous venez de France, leur dit-on. Vous avez lu les journaux de la bas. Tant pis pour vous ! Ici, vous républicain de fausses nouvelles françaises ! Faut-il qu'ils aient peur de la vérité !

Vous venez de France, leur dit-on. Vous avez lu les journaux de la bas. Tant pis pour vous ! Ici, vous républicain de fausses nouvelles françaises ! Faut-il qu'ils aient peur de la vérité !

Vous venez de France, leur dit-on. Vous avez lu les journaux de la bas. Tant pis pour vous ! Ici, vous républicain de fausses nouvelles françaises ! Faut-il qu'ils aient peur de la vérité !

Vous venez de France, leur dit-on. Vous avez lu les journaux de la bas. Tant pis pour vous ! Ici, vous républicain de fausses nouvelles françaises ! Faut-il qu'ils aient peur de la vérité !

Vous venez de France, leur dit-on. Vous avez lu les journaux de la bas. Tant pis pour vous ! Ici, vous républicain de fausses nouvelles françaises ! Faut-il qu'ils aient peur de la vérité !

Vous venez de France, leur dit-on. Vous avez lu les journaux de la bas. Tant pis pour vous ! Ici, vous républicain de fausses nouvelles françaises ! Faut-il qu'ils aient peur de la vérité !

Vous venez de France, leur dit-on. Vous avez lu les journaux de la bas. Tant pis pour vous ! Ici, vous républicain de fausses nouvelles françaises ! Faut-il qu'ils aient peur de la vérité !

Vous venez de France, leur dit-on. Vous avez lu les journaux de la bas. Tant pis pour vous ! Ici, vous républicain de fausses nouvelles françaises ! Faut-il qu'ils aient peur de la vérité !

Vous venez de France, leur dit-on. Vous avez lu les journaux de la bas. Tant pis pour vous ! Ici, vous républicain de fausses nouvelles françaises ! Faut-il qu'ils aient peur de la vérité !

Vous venez de France, leur dit-on. Vous avez lu les journaux de la bas. Tant pis pour vous ! Ici, vous républicain de fausses nouvelles françaises ! Faut-il qu'ils aient peur de la vérité !

Un Anniversaire sous les Obus

15 janvier 71. Frédéric Febvre conte une représentation d'anniversaire de Molière à la Comédie-Française le 15 janvier 1871.

Je retrouve dans mes notes de cette époque, écrites au jour le jour, ce petit document dont le laconisme me parut d'un si douloureux intérêt que, sur ma prière, il prit place dans les archives de la Comédie.

15 janvier 1871. — Bulletin de service ANNIVERSAIRE DE MOLIERE LE DEPT AMOUREUX. — AMPHITRYON La cérémonie en costumes de ville Faute de feu dans les loges, vous êtes priés de paraître en uniformes.

Faute de feu ?... Quand on songe au confort habituel de cette belle et noble Maison, on reste en même temps surpris et attendri.

J'ai gardé mémoire de cette représentation où, à la vue de tant de costumes militaires, de visages pourvus de moustaches et de barbes, les spectateurs eurent quelque peine à reconnaître leurs comédiens aimés.

Dans le grand foyer du public, converti en ambulance, à l'extrémité de l'étroite galerie des bustes, là où se trouvait le marbre de Chésingier représentant grandeur nature Mme George Sand, était installée la couchette d'un brave commandant des mobiles bretons, assez grièvement blessé.

« Puisque je ne puis me lever pour aller vous applaudir, nous disait-il, dans un entr'acte, venez donc me voir dans vos beaux costumes, cela réjouira mes yeux et me fera mieux supporter le supplice de mon inactivité... »

Ce jour-là, nous donnions Mlle de Belle-Isle ; au quatrième acte, alors que j'étais en scène avec mon cher et ré-

gretté camarade M. Leroux, nous entendimes tout à coup une formidable explosion : il semblait que la toiture du théâtre allait s'effondrer... Il y eut un moment de silence. Je regardai la salle ; aucun des assistants n'avait quitté sa place et dans un calme profond chacun de spectateurs semblait se demander : « Où diable cela a-t-il pu tomber ? » Puis, indifférent à l'artillerie du vieux Guillaume, le public se reprit à suivre avec intérêt les péripéties de la célèbre comédie de Dumas.

L'indiscret qui avait causé ce tapage était un obus tombé rue de Seine.

Après la représentation, accompagnant Mmes Madeleine Brohant et Edile Ricquier, nous fîmes à notre cher commandant la visite promise. En traversant le foyer, une jeune Sœur de la Miséricorde, qui aidait nos infirmières, voyant le décolletage de nos deux belles camarades, ne put retenir cette exclamation :

« Comme elles sont belles ! Mais, les pauvres dames, elles doivent avoir froid ! »

Lorsque, après sa guérison, le commandant put quitter notre ambulance, avant de prendre congé de Madeleine Brohant, qui avait été son infirmière, le brave soldat un peu embarrassé lui dit :

« Si j'avais encore de la fortune, j'aurais voulu, madame, vous laisser un souvenir digne de votre charité et de votre talent, mais la guerre m'a ruiné ; à cette heure, il ne me reste plus qu'une chose, bien modeste, mais à laquelle se rattachent tout de souvenirs que j'y tiens beaucoup... C'est ma pipe !... Voulez-vous me faire le plaisir de l'accepter ? »

Sans répondre, et visiblement émue, Madeleine tendit la main...

Chronique de Paris

J'avais une marraine...

Elle a fait son chemin, l'idée d'adopter un soldat sans famille, de lui écrire, d'entretenir en son cœur cette idée réconfortante de savoir qu'on pense à vous, qu'on n'est point entièrement isolé, ici-bas.

Les « marraines » sont maintenant en grand nombre, et les officiers ont été les adoptions. Gustave Téry le note dans son billet de ce matin, et je savais aussi, par ailleurs, que l'adoption avait rencontré un accueil chaleureux. Il faut avoir lu des lettres de soldats pour savoir ce que quelques mots apportent de clarté au fond de leur tranchée.

C'est à la leur tremblante d'un bout de bougie qu'ils lisent, boivent et. Mais les mots ont un pouvoir magique, et, comme dans les contes de fées, ils transforment l'humide réduit en un palais enchanté.

Puis, quand la guerre sera finie, les filets vont ramasser les marraines. Les liens d'affection ne se briseront peut-être pas tous ; il naîtra même fort probablement quelques romans. Tant mieux ; après avoir si rudement vécu des pages d'histoire, on éprouverait grand besoin de jolis contes.

Fanny Clar

OPINIONS

LES BONS MUNICIPAUX de la Ville de Paris

Dans son rapport sur le budget de la Ville de Paris pour 1915, M. Louis Dubasnet spécifie que les autorisations nécessaires avaient été données en temps pour l'émission, retardée pendant deux ans, de la seconde tranche de l'emprunt de 900 millions de francs destinés aux grands travaux dans la capitale, la Ville eût trouvé dans ses caisses les sommes plus que suffisantes pour assurer le fonctionnement de tous ses services pendant la durée de la guerre.

On compare le peuple allemand à Siegfried qui, ayant lu le filtre, oublie ses paroles, au quatrième acte du Crépuscule des Dieux.

On compare le peuple allemand à Siegfried qui, ayant lu le filtre, oublie ses paroles, au quatrième acte du Crépuscule des Dieux.

On compare le peuple allemand à Siegfried qui, ayant lu le filtre, oublie ses paroles, au quatrième acte du Crépuscule des Dieux.

On compare le peuple allemand à Siegfried qui, ayant lu le filtre, oublie ses paroles, au quatrième acte du Crépuscule des Dieux.

On compare le peuple allemand à Siegfried qui, ayant lu le filtre, oublie ses paroles, au quatrième acte du Crépuscule des Dieux.

On compare le peuple allemand à Siegfried qui, ayant lu le filtre, oublie ses paroles, au quatrième acte du Crépuscule des Dieux.

On compare le peuple allemand à Siegfried qui, ayant lu le filtre, oublie ses paroles, au quatrième acte du Crépuscule des Dieux.

On compare le peuple allemand à Siegfried qui, ayant lu le filtre, oublie ses paroles, au quatrième acte du Crépuscule des Dieux.

On compare le peuple allemand à Siegfried qui, ayant lu le filtre, oublie ses paroles, au quatrième acte du Crépuscule des Dieux.

On compare le peuple allemand à Siegfried qui, ayant lu le filtre, oublie ses paroles, au quatrième acte du Crépuscule des Dieux.

On compare le peuple allemand à Siegfried qui, ayant lu le filtre, oublie ses paroles, au quatrième acte du Crépuscule des Dieux.

On compare le peuple allemand à Siegfried qui, ayant lu le filtre, oublie ses paroles, au quatrième acte du Crépuscule des Dieux.

LETRES ET ARTS

Au Collège de France, M. Jean Brunhes a ouvert son cours de géographie humaine.

Au cours de leur histoire, a-t-il dit, les Français ont eu souvent l'aide et la crainte presque insolente de se rendre ; les Hellènes savent au sujet de la guerre actuelle, être convaincus de leur victoire.

Les inscriptions seront reçues jusqu'au 25 janvier. Après cette date il sera disposé des places jusqu'à recevoir les anciens abonnés.

Les dates de ces matinées classiques sont fixées, pour la saison blanche : aux 4 et 11 février, 4 et 18 mars, 8 et 22 avril, 6 et 20 mai, 3 et 17 juin ; pour la série rose : aux 11 et 25 février, 15 et 29 avril, 13 et 27 mai, 10 et 24 juin.

L'abonnement des « matinées » est suspendu de plein droit, en raison des vacances de Pâques.

Prix des places pour les dix représentations, trois des pauvres compris : Avant-scène 1<sup>re</sup>, 75 fr. ; balcon 1<sup>er</sup>, 50 fr. ; balcon 2<sup>e</sup>, 30 fr. ; balcon 3<sup>e</sup>, 20 fr. ; fauteuil d'orchestre, 10 fr. ; avant-scène 2<sup>e</sup> loge, 50 fr. ; seconde loge face, 50 fr. ; seconde loge dos, 45 fr. ; seconde loge de côté, 40 fr. ; galerie des 3<sup>e</sup> loges 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> rangs, 25 fr. ; troisième loge, 25 fr.

Le bureau d'abonnement est ouvert à l'administration de la Comédie-Française, tous les jours de une heure à six heures.

La matinée de dimanche prochain au Théâtre Antoine, réservé aux concours entre autres ; M. Maurice Donnay, l'illustre auteur de Paul et Virginie, Engel, Enthoven, Gémier, Hyspa, etc. etc. ; Mmes Eugénie Buffet, Chénel, Herliery, Marcelle Leïder, Pierly, etc.

Théâtre Albert 1<sup>er</sup>, 64, rue du Rocher, Tél. : W. 81-54. — 8 h. 30. — Ce Bon vieux de Siegfried, joué par l'auteur, M. Bajart, et par une troupe de réfugiés belges.

C'est irrévocablement demain 15 janvier qu'a lieu la première représentation du nouveau spectacle de la Comédie-Française, qui comprendra trois comédies inédites. Parmi les pièces représentées : L'Aube de la Revanche, comédie dramatique d'actualité, inspirée par les événements

de la guerre.

Tous ont indiqué, avec force détails et les chiffres probants, les différents points qui concourent au ralentissement de la vie commerciale du pays ; la mobilisation des patrons, des employés et des ouvriers ; la difficulté des transports ; les retards de la correspondance ; la pénurie du papier ; l'excès de la consommation de certaines matières premières ; les tarifs trop élevés des frets et surtout des assurances maritimes ; les retards des banques de présenter les factures à l'encaissement ; enfin, et surtout, la suppression de la créance, qui limite la capacité des affaires de chaque industriel ou commerçant au montant de ses disponibilités, d'un chiffre toujours restreint, réduit encore par cinq mois de chômage.

Ces derniers points sont peut-être le plus important de tous. L'impossibilité de faire escompter aucun effet paralyse notre commerce extérieur, au moment où l'encerclement de l'Allemagne rend vaine, sur les marchés mondiaux, une clientèle immense dont l'Angleterre et les Etats-Unis sont seuls à profiter.

Le commerce intérieur n'est pas moins déprimé par le défaut de crédit ; le patron, n'ayant pas un fonds de roulement suffisant, réduit ses ouvriers et ne vend qu'au comptant ; de son côté le consommateur, privé de crédit, ne peut vivre que des économies chaque jour plus maigres, n'achète que les objets strictement nécessaires à son existence.

On est le remède ? Dans le rétablissement du crédit aux commerçants et aux industriels.

A qui appartient-il de prendre l'initiative de cette mesure ? Aux établissements de crédit, ainsi que ce nom l'indique.

Quand des banques s'intitulent Société Générale pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France, Société de Crédit Industriel et Commercial, Crédit Lyonnais, Comptoir National d'Escompte, Crédit Mobilier Français, Banque Nationale de Crédit, elles ont le devoir de justifier leur dénomination. Sinon, on serait fondé à croire que les centaines de millions de capital et de réserves que ces établissements ont dans leurs bilans ne sont qu'un dangereux appauvri pour le public, et que les innombrables agences dont ils ont couvert le pays n'ont pour fonction que de pomper l'argent en vue d'opérations à eux seuls profitables.

Peritus.

Pour le Roi des Belges

A la suite du désir exprimé par M. Georges Berry au ministre de la Guerre, de conférer à Sa Majesté le roi des Belges le titre de colon honoraire d'un régiment, M. Millard ayant répondu qu'il aurait été heureux de pouvoir donner satisfaction à cette demande, mais qu'il s'en trouvait absolument empêché par l'article 14 de la loi de 1832, sur l'avancement des officiers, lequel dispose qu'il ne pourra, en aucun cas, être accordé de grade honorifique dans l'armée, M. Georges Berry a décidé de proposer au roi le titre de colon honoraire dudit régiment.

LES PLANCHES

Echos

Ainsi que nous l'avons déjà annoncé, Cerdan, le baryton de l'Opéra, est artiller dans la banlieue parisienne.

Dans la petite ville où il exerce, il est toujours resté le beau Cerdan, ainsi qu'il se qualifie lui-même, et ses qualités de franchise sont toujours empreintes d'une semblable discrétion.

La semaine dernière, étant de passage à Paris, il racontait à quelques intimes, ses conquêtes spéciales :

« Bien entendu, mon cher, je suis le coq du patelin ! Elles viennent toutes à moi ! Si le majestueux baryton public, après les hostilités, son Carnet de Guerre, nous pouvons penser qu'il devra le faire imprimer en Hollande, et que les histoires qu'il contiendra seront plus que croustillantes.

Mme Marguerite Carré, après avoir joué récemment les infirmières, est revenue à Paris et a fait sa rentrée à l'Opéra-Comique, jeudi dernier, dans Manon.

Elle va reprendre prochainement Madame Butterfly et La Vie de Bohème, et retrouvera dans le public même accueil enthousiaste que celui qui lui fut réservé dans les coulisses à son retour.

Lors des premières matinées de l'Opéra-Comique, le rôle du porte-drapeau, dans La Marseillaise et le Chant du Départ, qui obtint un gros succès, faisait l'objet, avant et après le lever du rideau, d'interminables discussions. On faillit en venir aux mains.

M. Gheusi, avec l'autorité de commandement que lui ont données ses galons de capitaine, trouva la solution du conflit.

Pour éviter toute polémique, il fut maintenu tiré au sort le rôle du porte-drapeau. Et les querelles ont cessé !

Courrier des Spectacles

La Comédie-Française voulant répondre à l'empressement très significatif par lequel le public parisien a salué sa réouverture, a résolu de donner à ses représentations un caractère délimité et y associant ses abonnés.

Les abonnements des matinées classiques des jeudis vont donc être renouvelés les 4 et 11 février prochain pour les deux séries accoutumées. Ces matinées, qui auront lieu aux dates primitivement choisies, seront réduites à dix par série pour la présente saison. Les prix seront les plus habituels.

Les inscriptions seront reçues jusqu'au 25 janvier. Après cette date il sera disposé des places jusqu'à recevoir les anciens abonnés.

Les dates de ces matinées classiques sont fixées, pour la saison blanche : aux 4 et 11 février, 4 et 18 mars, 8 et 22 avril, 6 et 20 mai, 3 et 17 juin ; pour la série rose : aux 11 et 25 février, 15 et 29 avril, 13 et 27 mai, 10 et 24 juin.

L'abonnement des « matinées » est suspendu de plein droit, en raison des vacances de Pâques.

Prix des places pour les dix représentations, trois des pauvres compris : Avant-scène 1<sup>re</sup>, 75 fr. ; balcon 1<sup>er</sup>, 50 fr. ; balcon 2<sup>e</sup>, 30 fr. ; balcon 3<sup>e</sup>, 20 fr. ; fauteuil d'orchestre, 10 fr. ; avant-scène 2<sup>e</sup> loge, 50 fr. ; seconde loge face, 50 fr. ; seconde loge dos, 45 fr. ; seconde loge de côté, 40 fr. ; galerie des 3<sup>e</sup> loges 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> rangs, 25 fr. ; troisième loge, 25 fr.

Le bureau d'abonnement est ouvert à l'administration de la Comédie-Française, tous les jours de une heure à six heures.

La matinée de dimanche prochain au Théâtre Antoine, réservé aux concours entre autres ; M. Maurice Donnay, l'illustre auteur de Paul et Virginie, Engel, Enthoven, Gémier, Hyspa, etc. etc. ; Mmes Eugénie Buffet, Chénel, Herliery, Marcelle Leïder, Pierly, etc.

Théâtre Albert 1<sup>er</sup>, 64, rue du Rocher, Tél. : W. 81-54. — 8 h. 30. — Ce Bon vieux de Siegfried, joué par l'auteur, M. Bajart, et par une troupe de réfugiés belges.

C'est irrévocablement demain 15 janvier qu'a lieu la première représentation du nouveau spectacle de la Comédie-Française, qui comprendra trois comédies inédites. Parmi les pièces représentées : L'Aube de la Revanche, comédie dramatique d'actualité, inspirée par les événements

de la guerre.

Tous ont indiqué, avec force détails et les chiffres probants, les différents points qui concourent au ralentissement de la vie commerciale du pays ; la mobilisation des patrons, des employés et des ouvriers ; la difficulté des transports ; les retards de la correspondance ; la pénurie du papier ; l'excès de la consommation de certaines matières premières ; les tarifs trop élevés des frets et surtout des assurances maritimes ; les retards des banques de présenter les factures à l'encaissement ; enfin, et surtout, la suppression de la créance, qui limite la capacité des affaires de chaque industriel ou commerçant au montant de ses disponibilités, d'un chiffre toujours restreint, réduit encore par cinq mois de chômage.

Ces derniers points sont peut-être le plus important